

craindre à faux. Et certes, au milieu de tant de périls, et les périls nous pressant de tant d'endroits, et ayant, comme nous avons, si peu de connaissance pour les prévoir, qui veut être en sûreté doit souvent craindre même sans péril. Si vous n'avez point cette crainte, je doute que votre changement soit sincère et votre conversion véritable.

## PREMIER SERMON

SUR LE MYSTÈRE DE LA  
NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR<sup>1</sup>.

Objet, fin, utilité, prudente économie des abaissements du Fils de Dieu, dans son incarnation : sagesse des moyens qu'il emploie pour réparer notre nature et guérir ses maladies. Ses contradictions, sa gloire, son triomphe.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Le Sauveur du monde est né aujourd'hui, et voici le signe que je vous en donne : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes posé dans une crèche. Luc. II, 12.

Vous savez assez, chrétiens, que le mystère que nous honorons, c'est l'anéantissement du Verbe incarné, et que nous sommes ici assemblés pour jouir du pieux spectacle d'un Dieu descendu pour nous relever, abaissé pour nous agrandir, appauvri volontairement pour répandre sur nous les trésors célestes. C'est ce que vous devez méditer, c'est ce qu'il faut que je vous explique; et Dieu veuille que je traite si heureusement un sujet de cette importance, que vos dévotions en soient échauffées! Attendons tout du ciel dans une entreprise si sainte; et pour y procéder avec ordre, considérons comme trois degrés par lesquels le Fils de Dieu a voulu descendre de la souveraine grandeur jusqu'à la dernière bassesse. Premièrement, il s'est fait homme et il s'est revêtu de notre nature; secondement, il s'est fait visible et il a pris nos infirmités; troisièmement, il s'est fait pauvre et il s'est chargé de tous les outrages de la fortune la plus méprisable. Et ne croyez pas, chrétiens, qu'il nous faille rechercher bien loin ces trois abaissements du

<sup>1</sup> Nous avons dans les manuscrits de Bossuet deux sermons pour le jour de Noël, dont l'un, qui est le dernier, prêché chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris, répète en beaucoup d'endroits des morceaux entiers du premier, et n'est quant au fond que le même sermon. Pour éviter donc les répétitions, nous avons pris de ce second sermon ce qu'il y avait de neuf, et ce qui pouvait être regardé comme une révision, une extension de preuves, et nous l'avons incorporé au premier sermon, lorsque cela a pu se faire sans rien gâter. Nous avons renvoyé en note deux courts passages qui méritent d'être conservés, page 219. Un seul morceau n'a pu trouver place dans cet arrangement, parce qu'il est trop considérable; et comme il forme un tout, nous le donnerons à la suite du premier sermon. (Édit. de Déforis.)

Dieu-homme; je vous les rapporte dans la même suite et dans la même simplicité qu'ils sont proposés dans mon Évangile. Vous trouverez, dit-il, un enfant, c'est le commencement d'une vie humaine; enveloppé de langes, c'est pour défendre l'infirmité contre les injures de l'air; posé dans une crèche, c'est la dernière extrémité d'indigence. Tellement que vous voyez dans le même texte, la nature par le mot d'enfant, la faiblesse et l'infirmité par les langes, la misère et la pauvreté par la crèche.

Mais mettons ces vérités dans un plus grand jour, et suivons attentivement; arrêtons-nous un peu sur tous les degrés de cette descente mystérieuse, tels qu'ils sont représentés dans notre Évangile. Et premièrement, il est clair que le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvait prendre la nature humaine avec les mêmes prérogatives qu'elle avait dans son innocence, la santé, la force, l'immortalité; ainsi le Verbe divin serait homme sans être travaillé des infirmités que le péché seul nous a méritées. Il ne l'a pas fait, chrétiens; il a voulu prendre, avec la nature, les faiblesses qui l'accompagnent. Mais en prenant ces faiblesses, il pouvait ou les couvrir, ou les relever par la pompe, par l'abondance, par tous les autres biens que le monde admire: qui doute qu'il ne le pût? Il ne le veut pas; il joint aux infirmités naturelles toutes les misères, toutes les disgrâces, tout ce que nous appelons mauvaise fortune; et par là ne voyez-vous pas quel est l'ordre de sa descente? Son premier pas est de se faire homme; et par là il se met au-dessous des anges, puisqu'il prend une nature moins noble, selon ce que dit l'Écriture sainte: *Minuisti eum paulo minus ab angelis*<sup>1</sup>: « Vous l'avez abaissé au-dessous des anges. » Ce n'est pas assez: mon Sauveur descend le second degré. S'il s'est rabaissé par son premier pas au-dessous de la nature angélique, il fait une seconde démarche qui le rend égal aux pécheurs. Et comment? Il ne prend pas la nature humaine telle qu'elle était dans son innocence, saine, incorruptible, immortelle; mais la prend en l'état malheureux où le péché l'a réduite, exposée de toutes parts aux douleurs, à la corruption, à la mort. Mais mon Sauveur n'est pas encore assez bas. Vous le voyez déjà, chrétiens, au-dessous des anges par notre nature, égal aux pécheurs par l'infirmité; maintenant, faisant son troisième pas, il se va, pour ainsi dire, mettre sous leurs pieds, en s'abandonnant au mépris par la condition misérable de sa vie et de sa naissance. Voilà, mes frères, quels sont les degrés par lesquels le Dieu incarné descend de son trône. Il

<sup>1</sup> Ps. VIII, 6.

vient premièrement à notre nature, par la nature à l'infirmité, de l'infirmité aux disgrâces et aux injures de la fortune: c'est ce que vous avez remarqué par ordre dans les paroles de mon Évangile.

Mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus important, ni ce qui m'étonne le plus. Je confesse que je ne puis assez admirer cet abaissement de mon maître: mais j'admire encore beaucoup davantage qu'on me donne cet abaissement, comme un signe pour reconnaître en lui le Sauveur du monde: *Et hoc vobis signum*, nous dit l'ange. Votre Sauveur est né aujourd'hui, et voici la marque que je vous en donne: Un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche; c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez: qu'y trouverons-nous? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres. *Et hoc vobis signum*. Reconnaissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

Quel est ce nouveau prodige? que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance? Est-ce donc une ressource pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? Ne semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujéti à le supporter? Cela serait vrai, mes [frères], si cet état d'humiliation était forcé, s'il y était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance: *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret*<sup>2</sup>: et qu'il n'est descendu à nous que pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation; et nous pouvons appuyer notre espérance abattue, sur ces trois abaissements du Dieu-homme.

Est-il bien vrai? le pouvons nous croire? quoi! les bassesses du Dieu incarné, sont-ce des marques certaines qu'il est mon Sauveur? Oui, fidèle, n'en doute pas; et en voici les raisons solides qui feront le sujet de cet entretien. Ta nature était tombée par ton crime; ton Dieu l'a prise pour la relever: tu languis au milieu des infirmités; il s'y est assujéti pour les guérir: les misères du monde t'effrayent; il s'y est soumis pour les surmonter et rendre toutes ses terreurs inutiles. Divines marques, sacrés caractères par lesquels je connais mon Sauveur, que ne puis-je vous expliquer à cette audience avec les senti-

ments que vous méritez! Du moins efforçons-nous de le faire, et commençons à montrer dans ce premier point que Dieu prend notre nature pour la relever.

### PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement de quelle chute le Fils de Dieu nous a relevés, je vous prie de considérer cette proposition que j'avance: qu'en prenant la nature humaine, il nous rend la liberté d'approcher de Dieu, que le péché nous avait ôtée. C'est là le fondement du christianisme, qu'il est nécessaire que vous entendiez, et que je me propose aussi de vous expliquer. Pour cela, remarquez, fidèles, une suite étrange de notre ruine: c'est que depuis cette malédiction qui fut prononcée contre nous après le péché, il est demeuré dans l'esprit des hommes une certaine frayeur des choses divines, qui non-seulement ne leur permet pas d'approcher avec confiance de Dieu, de cette majesté souveraine; mais encore qui les épouvante devant tout ce qui paraît surnaturel. Les exemples en sont communs dans les saintes Lettres. Le peuple dans le désert appréhender d'approcher de Dieu, de peur qu'il ne meure<sup>3</sup>. Les parents de Samson disent: « Nous mourrons de mort, car nous avons vu le Seigneur<sup>4</sup>. » Jacob, après cette vision admirable, crie tout effrayé: « Que ce lieu est terrible! vraiment c'est ici la maison de Dieu<sup>5</sup>! » Malheur à moi! dit le prophète Isaïe, car j'ai vu le Sauveur des armées<sup>6</sup>. Tout est plein de pareils exemples. Quel est, fidèles, ce nouveau malheur qui fait trembler un si grand prophète? quel malheur d'avoir vu Dieu? et que veulent dire tous ces témoignages, et tant d'autres que nous lisons dans les Écritures? C'est qu'elles veulent nous exprimer la terreur qui saisit naturellement tous les hommes en la présence de Dieu, depuis que le péché est entré au monde.

Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire, et que je me demande à moi-même: D'où vient que les hommes s'effrayent de Dieu? il s'en présente à mon esprit deux raisons qui vont apporter de grandes lumières au mystère de cette journée. La première cause, c'est l'éloignement; la seconde, c'est la colère: expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous, Dieu est irrité contre nous. Il est infiniment éloigné de nous par la grandeur de sa nature; il est irrité contre nous par la rigueur de sa justice, parce que nous sommes pécheurs. Cela produit deux sortes de craintes: la première vient de l'éton-

<sup>1</sup> Exod. XX, 19.

<sup>2</sup> Judic. XIII, 22.

<sup>3</sup> Gen. XXVIII, 17.

<sup>4</sup> Is. VI, 5.

<sup>5</sup> S. Aug. Tract. CVII, in Joan. n° 6, t. III, part. II, col. 670.

nement, elle naît de l'éclat de la majesté; l'autre des menaces. Ah! je vois trop de grandeur, trop de majesté; une crainte d'étonnement me saisit, il est impossible que j'en approche. Ah! je vois cette colère qui me poursuit; ses menaces me font trembler, je ne puis supporter l'aspect de cette majesté irritée; si j'approche, je suis perdu. Voilà les deux craintes: la première causée par l'étonnement de la majesté; la seconde par les menaces de la justice et de la colère divine. C'est pourquoi le Fils de Dieu fait deux choses: chrétiens, voici le mystère. En se revêtant de notre nature, premièrement il couvre la majesté, et il ôte la crainte d'étonnement: en second lieu, il nous fait voir qu'il nous aime par le désir qu'il a de nous ressembler, et il fait cesser les menaces. C'est tout le mystère de cette journée, c'est ce que j'avais promis de vous expliquer. Vous voyez par quel excès de miséricorde le Fils unique du Père éternel nous rend la liberté d'approcher de Dieu, et relève notre nature abattue. Mais ces choses ont besoin d'être méditées: ne passons pas si légèrement par-dessus; tâchons de les rendre sensibles en les étendant davantage.

Et premièrement, chrétiens, il est bien aisé de comprendre que Dieu est infiniment éloigné de nous; car il n'est rien de plus éloigné que la souveraineté et la servitude, que la toute-puissance et une extrême faiblesse, que l'éternité toujours immuable et notre continuelle agitation. En un mot, tous ses attributs l'éloignent de nous: son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne; et il n'y en a qu'un seul qui l'approche: vous jugez bien que c'est la bonté. Sa grandeur l'élève au-dessus de nous, sa bonté l'approche de nous, et le rend accessible aux hommes; et cela est clair dans les saintes Lettres. « Cachez-vous, dit le prophète Isaïe: » entrez « bien avant dans la terre; jetez-vous dans les « cavernes les plus profondes. » *Ingrederet in petram; et abscondere in fossa humo.* Et pourquoi? « Cachez-vous, dit-il encore une fois, de « vant la face terrible de Dieu, et devant la gloire « de sa majesté: » *A facie timoris Domini, et a gloria majestatis ejus.* Voyez comme sa grandeur l'éloigne des hommes. La miséricorde, au contraire, « elle vient à nous, » dit David: *Veniat super misericordia tua*<sup>1</sup>. Non-seulement elle vient à nous, mais « elle nous suit: » *Misericordia tua subsequetur me*<sup>2</sup>. Non-seulement elle nous suit, mais « elle nous environne: » *Sperrantem autem in Domino misericordia circumdabit*<sup>3</sup>. Tellement qu'il n'est rien de plus

<sup>1</sup> Is. II, 40.

<sup>2</sup> Ps. CXVIII, 13.

<sup>3</sup> Ibid. XXII, 8.

<sup>4</sup> Ibid. XXXI, 41.

véritable, qu'autant que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, autant sa bonté l'en approche.

Mais elle exige une condition nécessaire; c'est que nous soyons innocents. Sommes-nous abandonnés au péché, aussitôt elle se retire; et voyez un effet étrange. La bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu; je ne vois que ce qui m'éloigne; la crainte et l'étonnement me saisissent, et je ne sais plus par où approcher. Comme un homme de condition médiocre qui avait accès à la cour par une personne de crédit qui le lui donnait, il parlait et était écouté, et les entrées lui étaient ouvertes. Tout d'un coup son protecteur se retire, et on ne le connaît plus: tous les passages sont inaccessibles; et de sa bonne fortune passée, il ne lui reste que l'étonnement de se voir si fort éloigné. Il en est ainsi arrivé à l'homme. Tant qu'il conserva l'innocence Dieu lui parlait, il parlait à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchait-il, direz-vous, puisque la distance était infinie? Ah! c'est que la bonté descendait à lui, et l'introduisait près du trône. Maintenant cette bonté étant offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il, et où ira-t-il? Il ne voit plus ce qui l'approchait: il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Bonté, où êtes-vous? bonté, qu'êtes-vous devenue? ah! son crime l'a éloignée. Sa vue se perd dans l'espace immense par lequel il se sent séparé de Dieu; et dans l'étonnement où il est, en voyant cette hauteur sans mesure, il croit qu'il est perdu s'il approche, il croit que sa petitesse sera accablée par le poids de cette majesté infinie. Voilà quelle est la première cause qui nous empêche d'approcher de Dieu: c'est la grandeur et la majesté. C'est pourquoi les philosophes platoniciens, comme remarque saint Augustin, disaient que la nature divine n'était pas accessible aux hommes, et que nos vœux ne pénétraient pas jusqu'à elle. Je ne m'en étonne pas, chrétiens; je ne m'étonne pas que les philosophes désespèrent d'approcher de Dieu; ils n'ont pas un Sauveur qui les y appelle, ils n'ont pas un Jésus qui les introduise. Ils ne regardent que la majesté dont ils ne peuvent supporter l'éclat, et ils sont contraints de se retirer en tremblant.

Mais si la splendeur et la gloire de cette divine face nous inspire tant de terreur, que sera-ce de la colère? Si les hommes ne peuvent s'approcher de Dieu seulement parce qu'il est grand, comment pourront-ils soutenir l'aspect d'un Dieu justement irrité contre eux? Car si la grandeur de Dieu nous éloigne, la justice va bien plus loin; elle nous repousse avec violence. C'est le second sujet de nos craintes, sur lesquelles je n'ai qu'un

mot à vous dire, parce que la chose n'est pas difficile. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parents rebelles, en laquelle le chérubin exécuteur de sa vengeance les chassa du paradis de délices, qu'ils avaient déshonoré par leur crime; les menaçant avec cette épée de flamme lorsqu'ils osaient seulement y tourner la vue. Quels furent les sentiments de ces misérables bannis! combien étaient-ils éperdus! Ne leur semblait-il pas, en quelque lieu qu'ils puissent fuir, qu'ils voyaient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible; et que cette voix tonnante, devant laquelle ils avaient été contraints de se cacher, retentissait continuellement à leurs oreilles? Après les menaces, après les terreurs de ce triste et funeste jour, ne vous étonnez pas, chrétiens, si les Écritures nous disent que les hommes appréhendent naturellement que la présence de Dieu ne les tue. C'est que, depuis cette première malédiction, il s'est répandu par toute la nature une certaine impression secrète, que Dieu est justement offensé contre elle: si bien que vouloir mener les hommes à Dieu, c'est conduire des criminels à leur juge, et à leur juge irrité; et leur dire que Dieu vient à eux, c'est rappeler en quelque sorte à leur mémoire le supplice qui leur est dû, la vengeance qui les poursuit, et la mort qu'ils ont méritée. C'est pourquoi ils s'écrient: « Nous mourrons de « mort, si Dieu se présente seulement à nous. »

Vous voyez par là, chrétiens, quelle est l'extrémité de notre misère, puisque nous sommes éloignés de Dieu, et que les entrées nous sont défendues. Venez maintenant, ô Sauveur Jésus! et ayez pitié de nos maux: couvrez la majesté qui nous étonne, désarmez la colère qui nous épouvante: *Redde mihi lætitiã salutaris tui*<sup>1</sup>. Rendez-nous l'accès près de votre Père, duquel dépend tout notre bonheur: rendez-nous cette bonté qui s'est irritée, ne pouvant souffrir nos péchés, afin que nous puissions approcher de Dieu. Ne craignons plus, nous sommes exaucés; je la vois paraître. *Et hoc vobis signum.* Voilà le signe qu'on nous en donne: je la vois dans la crèche de Jésus-Christ: je la vois en cet enfant nouvellement né. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme: Dieu n'est plus irrité contre nous, puisqu'il s'unit à notre nature par une étroite alliance. La bonté, que notre crime avait éloignée, revient à nous. Écoutez l'Apôtre qui nous la montre: *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei*<sup>2</sup>: « La grâce et la bonté de Dieu notre Sauveur nous est apparue. » O paroles de consolation! Remettez, messieurs,

<sup>1</sup> Ps. I, 13.

<sup>2</sup> Tit. III, 4.

en votre pensée ce que nous avons expliqué, que la grandeur de Dieu l'éloigne de nous, et que sa justice repousse bien loin les pécheurs; il n'y a que sa bonté qui l'approche et le rend accessible aux hommes. Que fait ce grand Dieu pour nous attirer? il nous cache tout ce qui l'éloigne de nous, et il ne nous montre que ce qui l'approche. Car, mes frères, que voyons-nous en la personne du Dieu incarné? que voyons-nous en ce Dieu enfant que nous sommes venus adorer? Sa gloire se tempère, sa majesté se couvre, sa grandeur s'abaisse, cette justice rigoureuse ne se montre pas; il n'y a que la bonté qui paraisse, afin de nous inviter avec plus d'amour: *Apparuit gratia et benignitas Salvatoris nostri Dei.* Voyez cette majesté souveraine que les anges n'osent regarder, devant laquelle toute la nature est émue: elle descend, elle se rabaisse, elle traite d'égal avec nous. Et ce qui est bien plus admirable, c'est afin, dit Tertullien, que nous puissions traiter d'égal avec elle: *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo vel ex æquo agere cum Deo posset*<sup>1</sup>. Traiter d'égal avec Dieu! peut-on relever plus la nature humaine? peut-on nous donner plus de confiance? Que les anciens aient été effrayés de Dieu, il y avait sujet de trembler. Isaïe l'a vu en sa gloire, et la crainte l'a saisi. Adam l'a vu en sa colère, et il a fui devant sa face. Mais pour nous, pourquoi craindrions-nous, puisque ce n'est pas cette majesté qui étonne, ni cette justice rigoureuse, qui se présente à nous aujourd'hui; mais que la grâce, la bonté, la douceur de Dieu notre Sauveur nous est apparue? *Apparuit gratia.*

Approchons donc, mes frères, par ce grand et par cet illustre médiateur, approchons avec confiance. *Et hoc vobis signum*: « Voilà le signe que l'on vous donne. » Qu'on ne m'objecte plus mes faiblesses, mon imperfection, mon néant. Tout néant que je suis, je suis homme; et mon Dieu qui est tout, il est homme. Je viens hardiment au nom de Jésus: je soutiens que Dieu est à moi par Jésus-Christ. « Car ce Fils nous est donné; « c'est pour nous qu'est né ce petit enfant<sup>2</sup>, » et je sais qu'un Dieu incarné, c'est un Dieu se donnant à nous. Je m'attache à Jésus en ce qu'il a de commun avec moi, c'est-à-dire, la nature humaine: et par là je me mets en possession de ce qu'il a d'égal à son Père, c'est-à-dire, de la divinité même. Soyons dieux avec Jésus-Christ, prenons des sentiments tout divins. Chrétien, élève tes espérances: eh! Dieu, qu'ont de commun avec toi ces passions brutales qui règnent dans les animaux? qu'ont de commun avec toi les choses

<sup>1</sup> Adv. Marcion. lib. II, n° 27.

<sup>2</sup> Is. IX, 6.

mortelles, depuis que tu es si cher à ton Dieu, qu'en prenant miséricordieusement ce que tu es, il te donne si libéralement, si abondamment ce qu'il est lui-même? Dieu veut agir en homme, dit Tertullien, « afin que l'homme apprenne à agir en Dieu : » *Ut homo divine agere doceretur*<sup>1</sup> : et cet homme, que Jésus enseigne à prendre des sentiments tout divins, attache tous ses desirs à la terre, comme s'il devait mourir ainsi que les bêtes. Ah! portons plus haut nos pensées : considérons la gloire de notre nature si heureusement rétablie. Si la nature est relevée, il faut que les actions soient plus nobles. Rendons grâces au Père éternel par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce que, dans le choix des moyens par lesquels il a voulu nous sauver, il n'a pas choisi ceux qui étaient les plus plausibles selon le monde, mais les plus propres à toucher les cœurs; ni ce qui semblait plus digne de lui, mais ce qui était le plus utile pour nous.

Quand j'entends les libertins qui nous disent que tout ce qu'on raconte du Verbe incarné, c'est une histoire indigne d'un Dieu; que je déplore leur ignorance! Toutefois, que cela soit indigne d'un Dieu, je ne le veux pas contredire; mais que Tertullien répond à propos! « Tout ce qui est indigne de Dieu est utile pour mon salut : » *Quodcumque Deo indignum est mihi expedit*<sup>2</sup>. Et dès là qu'il est utile pour mon salut, il devient digne même de Dieu; parce qu'il n'est rien plus digne de Dieu que d'être libéral à sa créature; « il n'est rien plus digne de Dieu que de sauver l'homme : » *Nihil enim tam dignum Deo quam salus hominis*<sup>3</sup>. Et que l'on peut facilement renverser toutes leurs vaines oppositions! Car enfin, quelque indignité que l'on s'imagine dans le mystère du Verbe fait chair, Dieu n'en est pas moins grand, et il nous relève; Dieu ne s'épuise pas, et il nous enrichit; quand il se fait homme, il ne perd pas ce qu'il est, et il nous le communique; il demeure ce qu'il est, et il nous le donne : par là il témoigne son amour, et il conserve sa dignité. Voyez donc que si Dieu prend notre nature pour la relever, rien n'est plus digne de Dieu qu'un si grand ouvrage. Mais je n'ai pas entrepris, messieurs, de combattre les libertins; il faut édifier les fidèles : revenons à notre dessein; et après que nous [avons] vu la nature si glorieusement relevée, voyons encore guérir ses infirmités par celles qu'a prises le Fils de Dieu, et que nous remarquons dans ses langes. C'est ma seconde partie.

<sup>1</sup> Tertul. ubi supra.

<sup>2</sup> De Carn. Chr. n° 5.

<sup>3</sup> Adv. Marcion. lib. II, n° 27.

## SECOND POINT.

Si je vous donne les langes du Fils de Dieu comme un signe pour reconnaître les infirmités qu'il a prises avec la nature, je ne le fais pas de moi-même; mais je l'ai appris de Tertullien, qui nous l'explique très-éloquemment par une pensée qui mérite bien nos attentions. Il dit « que les langes du Fils de Dieu sont le commencement de sa sépulture : » *Pannis jam sepulture involucrum initiatus*<sup>1</sup>. En effet, ne paraît-il pas un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture? On enveloppe presque de même façon ceux qui naissent et ceux qui sont morts : un berceau a quelque idée d'un sépulcre; et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est pourquoi Tertullien voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le représente déjà comme enseveli; il reconnaît en sa naissance le commencement de sa mort : *Pannis jam sepulture involucrum initiatus*. Suivons l'exemple de ce grand homme; et après avoir vu en notre Sauveur la nature humaine par le mot d'enfant, considérons la mortalité dans ses langes; et avec la mortalité, toutes les infirmités qui la suivent. C'est la seconde partie de mon texte, qui est enchaînée avec la première par une liaison nécessaire. Car après que le Fils de Dieu s'était revêtu de notre nature, c'était une suite infaillible qu'il prendrait aussi les infirmités. Ce ne sera pas moi, chrétiens, qui vous expliquerai un si grand mystère; il faut que je vous fasse entendre en ce lieu le plus grand théologien de l'Église : c'est l'incomparable saint Augustin. J'ai choisi ce qu'il en a dit dans cette Épître admirable à Volusien<sup>2</sup>; parce que, dans mon sentiment, l'antiquité n'a rien de si beau ni de si pieux tout ensemble sur cette matière que nous traitons.

Puisque Dieu avait bien voulu se faire homme, il était juste qu'il n'oublât rien pour nous faire sentir cette grâce; et pour cela, dit saint Augustin, il fallait qu'il prit les infirmités par lesquelles la vérité de sa chair est si clairement confirmée; et il nous va éclaircir ce qu'il vient de dire par cette belle réflexion. Toutes les Écritures nous prêchent, dit-il, que le Fils de Dieu n'a pas dédaigné la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni toutes les autres incommodités d'une chair mortelle. Et néanmoins, remarquez ceci; un nombre infini d'hérétiques, qui faisaient profession de l'adorer, mais qui rougissaient en leurs cœurs de son Évangile, n'ont pas voulu reconnaître en lui la nature humaine. Les uns disaient que son corps était un fantôme; d'autres, qu'il

<sup>1</sup> Adv. Marcion. lib. IV, n° 21.

<sup>2</sup> Ep. CXXXVII, n. 8 et 9, t. II, col. 405.

était composé d'une matière céleste; et tous s'accordaient à nier qu'il eût pris effectivement la nature humaine. D'où vient cela, chrétiens? C'est qu'il paraît incroyable qu'un Dieu se fasse homme; et plutôt que de croire une chose si difficile, ils trouvaient le chemin plus court de dire qu'en effet il ne l'était pas, et qu'il n'en avait que les apparences. Suivez, s'il vous plaît, avec attention : ceci mérite d'être écouté. Que serait-ce donc, dit saint Augustin, s'il fût tout à coup descendu des cieux, s'il n'eût pas suivi les progrès de l'âge, s'il eût rejeté le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui ces sentiments? N'aurait-il pas lui-même confirmé l'erreur? N'aurait-il pas semblé qu'il eût en quelque sorte rougi de s'être fait homme, puisqu'il ne le paraissait qu'à demi? N'aurait-il pas effacé dans tous les esprits la créance de sa bienheureuse incarnation, qui fait toute notre espérance? Et ainsi, dit saint Augustin (que ces paroles sont belles!) « en faisant toutes choses miraculeusement, il aurait lui-même détruit ce qu'il a fait miséricordieusement. » *Et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit*<sup>1</sup>.

En effet, puisque mon Sauveur était Dieu, il fallait certainement qu'il fit des miracles : mais puisque mon Sauveur était homme, il ne devait pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devait pas renverser le témoignage de la miséricorde. C'est pourquoi, dit saint Augustin, s'il fait de grandes choses, il en fait de basses : mais il modère tellement toute sa conduite, « qu'il relève les choses basses par les extraordinaires, et tempère les extraordinaires par les communes : » *Ut solita sublimaret insolitis et insolita solitis temperaret*<sup>2</sup>. Confessez que tout cela est bien soutenu : je ne sais si je le fais bien entendre. Il naît, mais il naît d'une vierge; il mange, mais quand il lui plaît; il se passe des nourritures mortelles, et n'a pour tout aliment que la volonté de son père; il commande aux anges de servir sa table; il dort; mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler à fond, d'être renversée : il marche; mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds : il meurt; mais en mourant il met en crainte toute la nature. Voyez qu'il tient partout un milieu si juste, qu'où il paraît en homme, il nous sait bien montrer qu'il est Dieu; où il se déclare Dieu, il fait voir aussi qu'il est homme. L'économie est si sage, la dispensation si prudente; c'est-à-dire, toutes choses sont tellement ménagées, que la divinité paraît tout en-

tière, et l'infirmité tout entière : cela est admirable.

Le grand pape saint Hormisdas, ravi en admiration de cette céleste économie, du haut de la chaire de saint Pierre, d'où il enseignait tout ensemble et régissait toute l'Église, invite tous les fidèles à contempler avec lui cet adorable mélange, ce mystérieux tempérament de puissance et d'infirmité. « Le voilà, dit-il aux fidèles, celui qui est Dieu et homme, c'est-à-dire, la force et la faiblesse, la bassesse et la majesté; celui qui, étant couché dans la crèche, paraît dans le ciel en sa gloire. Il est dans le maillot, et les Mages l'adorent; il naît parmi les animaux, et les anges publient sa naissance; la terre le rebute, et le ciel le déclare par une étoile; il a été vendu, et il nous rachète; attaché à la croix, il y distribue les couronnes et donne le royaume éternel; infirme qui cède à la mort, puissant que la mort ne peut retenir; couvert de blessures et médecin infailible de nos maladies; qui est rangé parmi les morts et qui donne la vie aux morts; qui naît pour mourir et qui meurt pour ressusciter; qui descend aux enfers et ne sort point du sein de son Père : » *Jacens in præsepio, videbatur in cælo; involutus pannis, adorabatur a Magis; inter animalia editus, ab angelis nuntiabatur;... virtus et infirmitas, humilitas et majestas; redimens et venditus; in cruce positus, et cæli regna largitus;... patiens vulnere, et salvator ægrorum; unus defunctorum, et vivificator obeuntium; ad inferna descendens, et a Patris gremio non recedens*<sup>3</sup>.

Joignons-nous avec ce grand pape pour adorer humblement les faiblesses, qu'un Dieu incarné a prises volontairement pour l'amour de nous. C'est là tout le fondement de notre espérance.

Mais il me semble que vous m'arrêtez pour me dire : Il est vrai, nous le voyons bien; Jésus a ressenti nos infirmités; mais nous attendons autre chose : vous nous avez promis de nous faire voir que ses faiblesses guérissent les nôtres; c'est ce qu'il faut que vous expliquiez. Et n'en êtes-vous pas encore convaincus? Ne suffit-il pas, chrétiens, d'avoir remarqué nos infirmités en la personne du Fils de Dieu, pour en espérer de lui le remède? *Et hoc vobis signum* : « Voilà le signe que l'on vous en donne. » L'Apôtre avait bien entendu ce signe, lorsque voyant les infirmités de son maître, aussitôt il paraît consolé des siennes. « Ah! dit-il, nous n'avons pas un pontife qui soit insensible à nos maux<sup>2</sup>; » il compatit aux infirmités de notre nature<sup>3</sup>; il y apportera du soulage-

<sup>1</sup> Epist. LXXXIX, ad Justin. Aug. Labb. t. IV, col. 1553.

<sup>2</sup> Hebr. IV, 15.

<sup>3</sup> On lit ici, dans le manuscrit du second sermon, ces pa-

<sup>1</sup> Ep. CXXXVII, n° 9, t. II, col. 405.

<sup>2</sup> Ibid. n° 9, t. II, col. 405.

ment. Et quels signes nous en donnez-vous, saint apôtre? *Et hoc vobis signum.* « C'est qu'il les a, dit-il, éprouvés : » *Tentatum per omnia*. Je vous prie, entendez ce signe : rien n'est plus plein de consolation. N'est-il pas vrai, fidèles, de tous ceux dont vous plaignez les disgrâces, il n'y en a point pour lesquels votre compassion soit plus tendre, que pour ceux que vous voyez dans les mêmes afflictions que vous avez autrefois senties? Vous avez perdu un ami, j'en ai perdu un autrefois; dans cette rencontre de douleurs, ma pitié en sera plus grande, parce que je sens par expérience combien il est dur de perdre un ami. Et de là quel soulagement je vois naître pour les misérables! Ah! consolez-vous, chrétiens, qui languissez parmi les douleurs : mon Sauveur n'a épargné à son corps ni la faim, ni la soif, ni les fatigues, ni les sueurs, ni les infirmités, ni la mort. Il n'a épargné à son âme, ni la tristesse, ni l'inquiétude, ni les longs ennuis, ni les plus cruelles appréhensions. O Dieu, qu'il aura d'inclination de nous soulager, nous qu'il voit, du plus haut des cieux, battus des mêmes orages dont il a été attaqué sur la terre! C'est pourquoi l'apôtre se glorifie des infirmités de notre pontife. Ah! nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sente pas nos infirmités : il les sent, il en est touché, il en a pitié, dit saint Paul. Et pourquoi? « C'est qu'il a passé comme nous, répand-il, par toutes sortes d'épreuves : » *Tentatum per omnia absque peccato*. Il a tout pris, à l'exception du péché : « Il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères, pour être touché de compassion, et être un fidèle pontife en ce qui regarde le culte de Dieu : » *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex ad Deum*. Il sait, il sait par expérience combien est grande la faiblesse de notre nature.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, direz-vous, qui est la sagesse du Père, ne saurait-il pas nos infirmités, s'il ne les avait expérimentées? Ah! ce n'est pas le sens de l'apôtre, vous ne prenez pas sa pensée : entendons cette doctrine tout apostolique. Je l'avoue, cette société de malheurs ne lui ajoute rien pour la connaissance, mais elle ajoute beaucoup pour la tendresse. Car Jésus n'a pas oublié ni les longs travaux, ni les autres difficultés de son pénible pèlerinage; cela est encore présent à son esprit : de sorte qu'il ne nous plaint pas seulement comme ceux qui sont dans le port plaignent les autres, qu'ils voient sur la mer agitée d'une furieuse tempête; mais

roles en marge : *Laissez-moi ma simplicité, les langes de mon Sauveur, dont je tâche de revêtir sa sainte parole.* (Édit. de Déforis.)

<sup>1</sup> Hebr. IV, 15.  
<sup>2</sup> Ibid. XI, 17.

il nous plaint à peu près comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes disgrâces. Il nous plaint, si je l'ose dire, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu tout ainsi que nous une chair sensible aux douleurs et un sang capable de s'altérer, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. Quiconque après cela cherche d'autres joies et d'autres consolations que Jésus, il ne mérite ni joie ni consolation. Qui peut douter, fidèles, de la guérison de nos maladies, après ce signe que l'on nous donne? Car pour recueillir mon raisonnement, la compassion du Sauveur n'est pas une affection inutile; si elle émeut le cœur, elle sollicite le bras. Ce médecin est tout-puissant : tout ce qui lui fait pitié, il le sauve; tout ce qu'il plaint, il le guérit. Or nous avons appris de l'apôtre, qu'il plaint tous les maux qu'il a éprouvés : et quels maux n'a-t-il pas voulu éprouver? Il a senti les infirmités, il les guérira; les appréhensions, il les guérira; les ennuis, les langueurs, il les guérira; la mortalité, il la guérira; tous les maux, il les guérira tout. « Car c'est parce qu'il a souffert lui-même, et qu'il a été tenté et éprouvé, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés et mis à l'épreuve : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari*. Par conséquent, mes frères, espérons bien des faiblesses de notre nature : disons tous ensemble avec le Psalmiste : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tue latificaverunt animam meam*. « Selon la multitude de mes douleurs, vos consolations, ô mon Dieu! se sont répandues abondamment en mon âme. » Autant que je vois d'infirmités en Notre-Seigneur, autant je me promets de grandeur pour moi; et ainsi n'ai-je pas raison de vous dire que, s'il a pris nos infirmités, c'est pour les guérir? C'était ma seconde partie : Dieu nous fera la grâce d'établir en peu de mots la troisième sur des raisons aussi convaincantes.

#### TROISIÈME POINT.

Achievez votre ouvrage, ô divin Sauveur! mettez la dernière main au salut des hommes par votre crèche, par votre étable, par votre misère, par votre indigence. Le Fils de Dieu, messieurs, en se faisant homme et nous rendant la liberté d'approcher de Dieu, nous montrait où

<sup>1</sup> Hebr. II, 18.  
<sup>2</sup> Ps. XCIII, 19.

il fallait tendre : en se soumettant aux faiblesses de la nature, il nous confirmait tout ensemble et la vérité de sa chair et la grandeur de nos espérances. Maintenant, pour accomplir son ouvrage, il faut qu'il éloigne tous les obstacles qui nous empêchent de parvenir à la fin qu'il nous a proposée; c'est ce qu'il fait admirablement par sa crèche, et vous le pouvez aisément comprendre, si vous suivez ce raisonnement facile et moral. Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'illusion des biens apparents, c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ses biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Étrange et pitoyable ignorance!

Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, comme dit le Fils de Dieu, il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartements magnifiques, qu'il s'étend en étendant son domaine, qu'il se multiplie avec ses titres, et enfin qu'il s'agrandit en quelque façon par cette suite pompeuse de domestiques qu'il traîne après lui, pour surprendre les yeux du vulgaire.

Cette femme vaine et ambitieuse, qui porte sur elle la nourriture de tant de pauvres et le patrimoine de tant de familles, ne se peut considérer comme une personne particulière. Cet homme qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin, quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abatre, et un seul tombeau pour tout enfermer.

Et toutefois, chrétiens, l'enchantement est si fort et le charme si puissant, que l'homme ne peut se déprendre de ses vanités. Bien plus, et voici un plus grand excès : il pense que si un Dieu se résout à paraître sur la terre, il ne doit point s'y montrer qu'avec ce superbe appareil; comme si notre vaine pompe et notre grandeur artificielle pouvaient donner quelque envie à celui qui possède tout dans l'immense simplicité

<sup>1</sup> Matth. VI, 27.

de son essence. Et c'est pourquoi les puissants et les superbes du monde ont trouvé notre Sauveur trop dénué; sa crèche les a étonnés, sa pauvreté leur a fait peur; et c'est cette même erreur qui a fait imaginer aux Juifs cette Jérusalem toute brillante d'or et de pierreries, et toute cette magnificence qu'ils attendent encore aujourd'hui en la personne de leur Messie.

Mais au contraire, messieurs, si nous voulons raisonner par les véritables principes, nous trouverons qu'il n'est rien de plus digne d'un Dieu venant sur la terre, que de confondre par sa pauvreté le faste ridicule des enfants d'Adam, de les désabuser des vains plaisirs qui les enchantent, et enfin de détruire par son exemple toutes les fausses opinions qui exercent sur le genre humain une si grande et si injuste tyrannie.

C'est pourquoi le Fils de Dieu vient au monde comme le réformateur du genre humain, pour désabuser tous les hommes de leurs erreurs, et leur donner la vraie science des biens et des maux; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre crédulité trop facile; il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats, qu'ils ne peuvent vivre s'ils ne sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je ne demande pas de grandes richesses; mais la pauvreté m'est insupportable : je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde; mais il est dur de demeurer dans l'obscurité : je me défendrai bien des plaisirs; mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns, et il épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la droite voie; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir les plaisirs sans lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter les malheurs qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se rend si terrible; faites tomber ce masque agréable par lequel il semble si doux : désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. *Et hoc vobis signum* : « Voilà le signe que l'on vous en donne. » Venez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce Dieu naissant. Ce ne sont point ses paroles, c'est son état qui vous prêche et qui vous enseigne. Si les plaisirs que vous recherchez, si les grandeurs que vous admirez étaient véritables, quel autre